



HAL
open science

Narcisse ou l'impossible amour de soi

Hélène Vial

► **To cite this version:**

Hélène Vial. Narcisse ou l'impossible amour de soi. *La Grande Oreille : La revue des arts de la parole*, 2019, 76, p. 81-83. hal-02391696

HAL Id: hal-02391696

<https://uca.hal.science/hal-02391696>

Submitted on 9 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Narcisse ou l'impossible amour de soi



Narcisse à la fontaine, fresque du quatrième style (Pompéi, maison de Marcus Lucretius Fronto¹)

Le personnage de Narcisse est pour beaucoup dans l'impact provoqué aujourd'hui encore par les *Métamorphoses* d'Ovide chez des lecteurs, auditeurs ou spectateurs de tout horizon géographique, social, culturel et intellectuel. Il l'est directement, par le sommet littéraire que constitue le passage bouleversant consacré, au livre III, à ce jeune homme solitaire et orgueilleux voué par une vengeance divine à se consumer de passion et de désespoir devant son propre reflet, jusqu'à la mort et à la métamorphose. Mais il l'est aussi indirectement, en ce que Narcisse contient et incarne tous les autres personnages des *Métamorphoses* et, à travers eux, l'entreprise poétique ovidienne elle-même, qui gravite tout entière autour de la tension entre identité et altérité.

Né du viol de la nymphe-rivière Liriope par le dieu-fleuve Céphise, Narcisse est doublement marqué, dès sa conception, à la fois par l'élément eau, appelé à être l'interface matérielle où se nouera son drame – et ce jusque dans la mort, puisque Ovide le montre à la fin du récit continuant, aux Enfers, à se contempler dans les ondes du Styx –, et par la violence, qui sera au cœur de son histoire même si – et parce que – celle-ci est, de bout en bout, presque purement intérieure. Car dans l'épisode de Narcisse, il ne se passe, en un sens, presque rien : un jeune homme qui refuse avec mépris les avances amoureuses est condamné par Némésis, déesse vengeresse de l'*hybris* et de l'injustice, à tomber éperdument amoureux de son propre reflet vu dans une source et à en mourir, non pas, comme beaucoup le croient, en se noyant dans l'eau de la source, mais en cessant de s'alimenter et de dormir, fasciné par cet « espoir sans corps² » (*spem sine corpore*, v. 417) dont il ne peut plus détourner les yeux.

Mais ce presque rien contient la matrice poétique et symbolique de toute l'œuvre, et ce personnage dont Ovide est le premier à raconter l'histoire acquiert avec lui, pour toujours, une profondeur et une puissance que seuls quelques autres êtres mythologiques possèdent : pensons par exemple à Ulysse, ou encore à Œdipe dont il sera question plus loin. Un point

¹ <https://www.flickr.com/photos/mrjennings/7924087>

² Toutes les traductions sont personnelles.

commun entre eux trois est d'ailleurs – et ce n'est certainement pas un hasard – que la question du savoir, avec son ivresse et ses dangers, est au cœur de leur destin. Ulysse est un inventeur et un découvreur, dont toute la trajectoire représente une extension, parfois heureuse mais souvent douloureuse, de ses connaissances sur le monde, les dieux, l'humanité et lui-même. Œdipe est à la fois l'homme subtil qui sait décrypter les énigmes du Sphinx et l'enquêteur incapable de comprendre que le coupable qu'il recherche n'est autre que lui-même, celui dont l'obsession est de savoir qui il est et celui dont la conscience refuse ce savoir. Narcisse, lui, mourra de se connaître sans se connaître : détruit de l'intérieur par la découverte de sa propre apparence physique (comme l'a d'ailleurs annoncé le devin Tirésias qui, à Liriope lui demandant si son fils vivrait vieux, a répondu *Si se non nouerit*, « S'il ne se connaît pas », v. 348), il ne pourra pas s'échapper du piège fatal qu'est l'illusion, à laquelle lui-même bientôt ne croit plus, de pouvoir s'unir à cet autre dont il sait et ne sait pas – ne veut pas savoir, ne peut pas savoir – que c'est lui.

Mais l'histoire de Narcisse telle qu'elle nous est racontée par Ovide a, par rapport à celles d'Ulysse et d'Œdipe dans les poèmes d'Homère et de Sophocle, une brièveté, une densité et une cohésion narratives qui lui confèrent d'emblée et définitivement la force d'un archétype. Car cette histoire offre un condensé, tellement pur qu'il en devient presque théorique, de ce dont, en centaines de variations, nous parle le poème : la tension, en chacun de nous, entre identité et altérité, et la manière dont les passions font sans cesse jouer l'une avec l'autre, l'une contre l'autre, ces deux aspirations contradictoires, au point de métamorphoser les corps (« Mon esprit me porte à dire les formes changées en corps nouveaux », *In noua fert animus mutatas dicere formas / corpora*, tels sont les premiers mots du poème). Le paradoxe, d'ailleurs, est que Narcisse est l'un des rares personnages du poème à ne pas se métamorphoser : le narcissé que l'on retrouve à la place de son corps après sa mort vient commémorer, sublimer et pérenniser son destin, mais il n'est pas lui, et c'est bien Narcisse sous son apparence humaine qui continue, aux Enfers, à scruter avidement son image dans l'eau du Styx.

Mais Narcisse n'a, en quelque sorte, pas besoin de se métamorphoser, tant son drame constitue en lui-même un creuset de toutes les métamorphoses du poème. Ce creuset accueille d'ailleurs une autre histoire qui vient compléter la première et lui donner tout son sens : avant de dérouler jusqu'à son terme l'aventure existentielle de Narcisse, Ovide nous raconte celle d'Écho, cette nymphe trop bavarde vouée par Junon à ne plus pouvoir que répéter les paroles d'autrui et qui va s'abîmer dans un amour sans espoir pour Narcisse, se consumant elle aussi jusqu'à devenir air, pierre, écho répercuté dans l'air par la pierre. Ce sont donc deux drames, à la fois jumeaux et inversés, qui se jouent, celui de l'altérité pure (Écho, qui ne dispose plus que de la parole d'autrui et se perd en lui) et celui de l'identité pure (Narcisse, enfermé en lui-même jusqu'à en mourir) ; mais c'est le même, bien sûr, et c'est celui que nous racontent inlassablement les *Métamorphoses*.

Dans l'épisode de Narcisse, ce drame vient se concentrer en deux admirables passages au discours direct qui, tous deux, illustrent l'impossibilité dramatique de la communication – et, à ce titre, le passage dont il est question ici nourrit aussi de manière déterminante la réflexion ovidienne sur la parole, objet d'un autre focus dans ce numéro. Le premier (v. 379-392) est la scène où Écho répond aux appels de Narcisse sans qu'il la voie et où ses mots à elle, qui ne sont que la répétition de ses derniers mots à lui, se remotivent par le changement de locuteur et expriment l'amour de la nymphe, jusqu'au *Ante [...] emoriar quam sit tibi copia nostri* (« Je mourrai avant que tu me possèdes ») de Narcisse qui, redit partiellement par Écho, se réduit à l'atome de la passion en devenant *sit tibi copia nostri* (« que tu me possèdes »). Le second (v. 442-473), l'un des plus beaux textes de la littérature mondiale, est le monologue de Narcisse, centre de gravité de son destin, où il énonce son amour et l'impossibilité de celui-ci, puis comprend que son objet n'est autre que lui-même (c'est

l'extraordinaire formule *Iste ego sum* du v. 463, intraduisible littéralement et dont « Lui, c'est moi », par exemple, ne peut que s'approcher), et enfin prend acte de l'inéluctabilité de sa mort, conséquence et délivrance d'une conjonction destructrice entre possession et privation (« Ce que je désire est en moi / Si je ne l'ai pas / c'est parce que je l'ai » [*Quod cupio mecum est ; inopem me copia fecit*], v. 466).

Iste ego sum : ces mots, tous les personnages des *Métamorphoses* pourraient les prononcer, tant le lien entre le même et l'autre constitue le cœur du poème. Narcisse, dont la « forme » est l'une des seules à ne pas devenir un « corps nouveau », incarne pourtant de manière quintessenciée la métamorphose comme réalisation physique de la tension entre identité et altérité quand elle est rendue intenable par une passion portée à son paroxysme et que les frontières entre les éléments, les règnes et les espèces cèdent sous la pression irrésistible du *furor*. Sénèque, immense lecteur des *Métamorphoses*, s'en souviendra quand, dans sa tragédie *Œdipe*, il donnera au personnage éponyme des traits bien plus empruntés à Ovide qu'à Sophocle et multipliera les allusions à l'épisode de Narcisse. Mais il ne fera en cela que renverser le mouvement initié par Ovide lui-même, dont l'œuvre, cette somme mythologique absolue, ne comporte pourtant presque aucune allusion à Œdipe, mais dont le Narcisse est profondément « œdipien », non au sens psychanalytique mais au sens littéraire et symbolique du terme. Bien avant la brillante pirouette sénéquienne, Ovide avait, à la fin de sa vie, indiqué d'une manière poignante la valeur centrale de Narcisse dans son œuvre : relégué sur les bords de la mer Noire par l'empereur Auguste, il décrivait en déchirantes élégies un drame existentiel qui, disait-il dans la première lettre composant les *Tristes*, l'avait à son tour métamorphosé, le faisant entrer dans le cortège de ses propres personnages³, et dans le poème I, 2 des *Pontiques*, appelant une altération physique susceptible de le délivrer de sa souffrance – comme le disait Narcisse de sa propre mort dans les *Métamorphoses* –, il en enregistrerait l'impossibilité en disant non pas *Iste ego sum*, mais *Ille ego sum* : « Moi / je suis un être [*Ille ego sum*] qui ne peut être accueilli dans aucun bois / moi / je suis un être [*ille ego sum*] qui ne peut souhaiter qu'en vain être pierre⁴ ».

Hélène Vial

³ *His mando dicas inter mutata referrī / fortunae uultum corpora posse meae.* (« Je te charge de leur dire qu'au nombre de ces corps métamorphosés peut être ajouté le visage de ma fortune » (*Tristes*, I, 1, 119-120).

⁴ *Ille ego sum lignum qui non admittar in ullum ; / ille ego sum frustra qui lapis esse uelim.* (*Pontiques*, I, 2, 33-34).